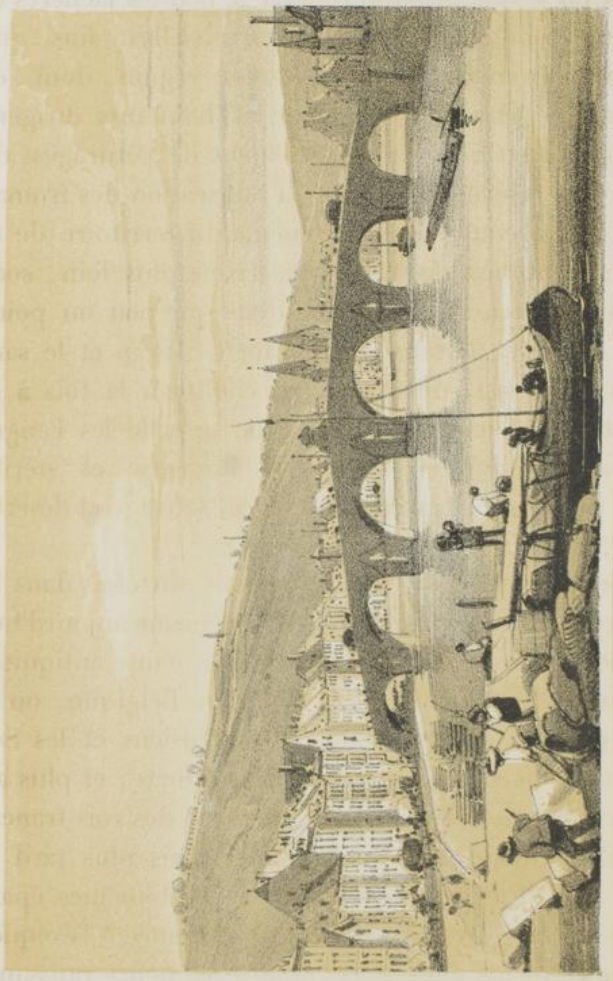
XIV.

PROVINCE DE LIÉGE.

La Hesbaye. — Liége. Coup d'oeil historique sur cette ville et description de ses monuments.

La province de Liége, une des plus importantes du pays à cause de ses grands établissements industriels, se partage en deux parties bien distinctes : l'une, désignée d'ordinaire sous le nom de Hesbaye, est une immense plaine, et son sol, composé de couches de calcaire recouvertes d'un dépôt de terrain meuble, est éminemment propre à la culture des céréales et des plantes oléagineuses ; l'autre partie, qui comprend les



LE PONT DES ARCHES À LIÉGE.

rives de la Meuse et les contrées voisines, vers l'est, est hérissée de hauteurs rocheuses et sillonnée de gorges et de ravins. Dans la première de ces parties, l'agriculture est en progrès et on y voit disparaître peu à peu les jachères et s'augmenter le nombre des prairies artificielles, ainsi que la culture du froment ; dans la seconde région, dont l'épeautre est la principale culture, les habitants dirigent toute leur industrie vers l'établissement de pâturages, de closeries, vers l'élève du bétail et la fabrication des fromages. Des forêts couvrent le cinquième du territoire de la province ; ses mines, dont nous parlerons plus loin, sont sa plus grande richesse. On n'y cultive que peu ou point le lin, le chanvre, le tabac, la garance, l'orge et le sarrasin. Au sud-ouest, un canton qui confine à la fois à la Prusse et au Luxembourg, et qu'on appelle les Fanges ou Fagnes (*Veen*), n'est qu'une immense et stérile bruyère, périlleuse à traverser en hiver, sauvage et déserte en été.

Le morcellement politique qui existait autrefois dans le Limbourg se retrouvait aussi dans ce qui forme aujourd'hui la province de Liége, et cela depuis la plus haute antiquité. Ainsi quand les Romains arrivèrent en Belgique, on y trouvait plusieurs peuplades : les Condrusiens et les Ségniens, sur le bord de la Meuse et vers l'Ourte ; et plus au nord, les Éburons. Sous le gouvernement des rois francs, jusqu'à Charlemagne, il y eut unité ; mais plus tard la donation à l'église de Saint-Lambert de domaines épars dans lesquels la souveraineté était abandonnée à l'évêque, et les empiétements des comtes et des seigneurs puissants sur le pouvoir suprême, créèrent dans le pays des divisions bizarres. Peu à peu l'évêché comprit : Liége et ses envi-

rons, la Hesbaye, Saint-Trond, le comté de Los, une partie de Maestricht, Huy et son territoire, le marquisat de Franchimont, Dinant, Lobbes, Saint-Gérard, Bouillon, etc. Cette principauté, qui exista huit siècles, s'étendait du nord au sud depuis la Campine jusqu'à la Lorraine; son territoire, variable dans sa largeur, s'arrondissait ici entre les duchés de Brabant et de Limbourg, là se resserrait entre le Namurois et le Luxembourg, et enfin traversait l'Entre-Sambre-et-Meuse, pour enlacer encore une partie des bords de la Sambre, entre le Hainaut, le Brabant et le comté de Namur. La partie orientale de la province de Liége presque entière constituait jadis le duché de Limbourg et la principauté de Stavelot.

La Hesbaye, que le chemin de fer traverse de l'ouest à l'est, a été souvent ravagée par de grandes armées. Le plus pur sang de la noblesse hesbignonne avait été versé dans la terrible guerre de famille, dite des Awans et des Waroux, qui se prolongea pendant près de quarante années : les guerres entre les ducs de Bourgogne et le pays de Liége achevèrent la ruine et la décadence de ces familles de chevaliers, issues de Raes de Dammartin, et dont le gracieux et naïf Hemricourt nous a raconté les amours et les exploits.

De même que la partie sud du Brabant, la Hesbaye est riche en tombes romaines ou germaniques, et en champs de bataille; mais ni *Landen*, ni *Hannut*, jadis citadelles avancées du Brabant, maintes fois assiégées, prises et reprises, aujourd'hui pauvres villages, n'ont conservé de souvenirs du passé. La première, qui ne compte que 750 habitants, était autrefois assez considérable, à en juger du moins par les fondements de murs qu'on y trouve. Elle est célèbre pour avoir été le berceau de la seconde

race des rois francs ; Pepin de Landen, qui commença la grandeur de la famille des Carlovingiens, y mourut vers l'an 640 et y fut enterré sous un monticule qui porte encore son nom ; plus tard son corps fut transporté à Nivelles par les soins de sa fille Gertrude.

Au milieu de la Hesbaye, sur le Jaer ou Geer, est la petite ville de *Waremme* (1.570 hab.), réunie en 1078 à l'évêché de Liége par donation de la comtesse Ermengarde. Elle n'est pas riche en antiquités ; son église a été reconstruite en 1801, son enceinte de murs a disparu, et de son château il ne reste plus qu'une petite hauteur, à peine suffisante pour indiquer son emplacement. Dans les vastes plaines qui s'étendent au delà du Jaer dans la direction de Liége sont : *Awans,* où l'on montre encore dans une prairie près de l'église quelques ruines du château seigneurial, et le manoir si longtemps ennemi de *Waroux,* sous Alleur ; celui-ci est encore debout ; il est de forme ovale, et tel, dit l'abbé De Feller, que l'Europe n'en offre peut-être point de semblable. C'est l'amour qui fut cause de la lutte sanglante qui a éternisé le nom de ces deux résidences féodales. Un jeune gentilhomme de la famille de Waroux voulait épouser une fille fort riche du territoire d'Awans ; le voué du lieu prétendit que celle-ci était de condition servile, et mit arrêt sur ses meubles et opposition au mariage. Le jeune homme passa outre et fit transporter les meubles de sa femme dans une autre juridiction ; le voué prit les armes pour soutenir ses droits, et le sang ayant coulé, la plupart des nobles du pays se virent impliqués dans cette querelle. Elle dura trente-huit ans (1297-1335) et causa la mort de 32,000 hommes. Une paix conclue par la médiation de l'évêque Adolphe de La Marck, et connue sous le

nom de Paix des Douze, la termina enfin et abolit le droit de vengeance privée.

Pour arriver à la station de Liége, le chemin de fer descend vers la Meuse, au moyen de deux plans inclinés, longs de 2,000 mètres chacun et rachetant tous deux une pente de 55 mètres. Entre ces deux plans inclinés, vis-à-vis le faubourg de Sainte-Marguerite, on a établi un palier sur lequel sont établis les bâtiments des machines. Les convois parcourent à la descente les plans inclinés par l'effet seul de la pente, qu'on régularise convenablement en faisant agir les freins des voitures et en ajoutant au besoin des waggons destinés spécialement à retenir et munis de freins puissants. Pour la montée, on emploie des câbles sans fin mis en mouvement par des machines à vapeur fixes ; les convois sont en outre munis des mêmes freins qu'à la descente et d'un waggon-traîneau. On jouit en cet endroit d'un panorama admirable ; Liége se montre à vos pieds avec ses innombrables maisons, ses clochers, ses tours, sa citadelle qui la domine vers le nord, la Meuse qui, après avoir traversé la vieille cité de Notger, sillonne les prairies de Jupille, le fertile plateau d'Herve qui s'étend vers l'est et les hauteurs boisées de Quinquempoix.

Liége (74,650 hab.) est assise dans une riante et pittoresque vallée, entre deux collines que sépare une distance d'environ 2,230 mètres : la montagne de Sainte-Walburge sur la rive gauche, le mont Cornillon sur la rive droite. La Meuse forme en cet endroit plusieurs îles et y reçoit vers l'ouest le ruisseau la Légie, qui prend sa source à Ans, et vers l'est la rivière l'Ourte. Peu de villes ont une situation plus heureuse que celle de Liége, placée sur les bords d'un grand fleuve qui la met en communication d'une part avec

les provinces de la Hollande, de l'autre avec le nord de la France, près de l'embouchure dans la Meuse de l'Ourte, navigable en partie, et dont la canalisation et la jonction avec les affluents de la Moselle ont été commencées et seront peut-être bientôt reprises. Le chemin de fer, qui relie Liége aux parties occidentales du pays, longe cette grande cité pour se porter vers l'Allemagne. Les nombreuses houillères et mines qui se trouvent en abondance aux alentours contribuent puissamment à activer son industrie et son commerce. Ses fabriques d'armes jouissent d'une grande réputation ; la valeur des objets de cette nature exportés s'est élevée, terme moyen, de 1834 à 1836, à trois millions de francs. Ses manufactures de limes et de scies, ses établissements pour la confection de machines à vapeur et de mécaniques, ses fonderies de fer et de cuivre, ses brasseries, etc., sont pour elle autant de sources de prospérité. On fait encore à Liége des couvertures de laine d'une grande beauté.

Liége n'était au VI^e^ siècle, qu'un hameau entouré de montagnes, de rivières et de bois. Saint Monulphe, évêque de Tongres, y ayant passé en se rendant à Dinant, fut frappé de la beauté de ce lieu écarté et de sa position avantageuse, et y fonda une église en l'honneur de saint Cosme et de saint Damien. Cent cinquante ans plus tard, un de ses successeurs, saint Lambert, qui affectionnait ce séjour, y fut assassiné par des parents d'Alpaïde, femme de Pepin de Herstal. Saint Hubert, qui le remplaça sur le siége épiscopal, abandonna Maestricht et choisit pour résidence le bourg sanctifié par le martyre de son prédécesseur (709). Il y éleva une église en son honneur et donna à Liége ses premières lois. Depuis lors, la nouvelle cité épiscopale, que les Normands

dévastèrent en 882, grandit en importance à mesure que s'étendit l'autorité temporelle de ses prélats. Longtemps ceux-ci avaient continué à porter le nom d'évêques de Tongres; Richaire, qui gouvernait le diocèse vers l'an 930, est le premier qui adopta le nom de sa capitale, en vertu d'une bulle du pape Jean X.

Une suite de grands princes, qui régnèrent depuis le milieu du x^e^ jusqu'au milieu du xi^e^ siècle, attirèrent à Liége par un gouvernement sage une population nombreuse, l'embellirent en y fondant un grand nombre de chapitres et de monastères, et annexèrent à ces communautés des écoles qui devinrent célèbres. Avant eux la ville ne comprenait que le versant oriental de la hauteur de la citadelle, et se terminait à la Meuse et au bras de ce fleuve appelé la Sauvenière. Le quartier appelé *l'Ile*, entouré par ce dernier cours d'eau, était encore inhabité; Eracle paraît lui avoir le premier donné quelque importance en y établissant l'église collégiale de Saint-Paul. Notger, qui régna après lui et qui mourut en 1008, étendit les bornes de ses états, accrut sa juridiction et affermit son autorité. Notger avait élevé, presque en même temps, les collégiales de Saint-Jean, de Saint-Denis et de Sainte-Croix; Baldéric, à son tour, éleva l'abbaye de Saint-Jacques et consacra Saint-Barthélemi. Liége dut à Réginard, mort en 1035, le premier pont en pierre jeté sur la Meuse, et à Wazon, qui termina sa carrière en 1048, l'amélioration de ses écoles. Du temps de ce dernier, la domination des évêques s'étendait sur tout ce qui forma depuis la principauté, à l'exception de Bouillon et de Couvin, acquis seulement vers l'an 1095.

A cette période de développements lents, mais continus, succède une époque de transition, pendant laquelle les évé-

nements politiques marquent seuls dans l'histoire de Liége; puis viennent les terribles guerres soutenues par les habitants de cette cité pour le maintien de leurs droits et de leurs priviléges. Depuis le commencement du XIIIe siècle, et surtout depuis l'apparition du premier tribun, Henri de Dinant, en 1250, jusqu'à la conquête du pays par les Français en 1794, ce ne sont que luttes incessantes, dans lesquelles triomphent tour à tour le pouvoir suprême et le peuple.

Sous l'évêque Hugues de Pierrepont, en 1213, Liége essuya une terrible catastrophe; le duc de Brabant Henri, qui réclamait la possession des seigneuries de Moha et de Waleffe, y entra le jour de l'Ascension et l'abandonna au pillage; ce désastre, qui fut vengé par la bataille de Steppes, fit sentir la nécessité de fortifier la ville du côté de Sainte-Walburge. On se mit aussitôt à l'œuvre, et la cité fut bientôt en bon état de défense. Sous Henri de Gueldre, une rupture éclata d'abord entre lui et la commune, puis au sein de celle-ci, entre les bourgeois riches et les métiers; l'éloquence et l'audace de Henri de Dinant soutinrent longtemps le courage du peuple; mais après une guerre désastreuse, Henri de Gueldre entra en vainqueur dans Liége, le 28 octobre 1255, et le tribun populaire fut forcé de fuir.

La première moitié du XIVe siècle n'offre qu'une longue suite de révoltes et de traités; en 1302, une nouvelle émeute amena le triomphe des gens de métiers; sous Adolphe de La Marck, les paix de Fexhe en 1316, de Wihogne en 1326, de Flone en 1330, et de Liége en 1343, ne furent suivies que de courtes trêves. A la suite de la dernière, on décréta la création du tribunal des Vingt-Deux,

chargé de recevoir les plaintes des citoyens qui auraient été molestés ou lésés par les officiers de l'évêque, et auxquels on aurait refusé de rendre justice. Les commencements du règne d'Engelbert de La Marck furent marqués par une guerre civile très-sanglante, et l'évêque, que soutenaient plusieurs princes, fut vaincu à Vottem le 1er novembre 1347; par contre, l'année suivante, le duc de Brabant Jean III, dont il avait imploré l'assistance, vainquit à son tour les Liégeois le 21 juillet 1347, et la paix de Waroux, conclue bientôt après, commença une époque plus tranquille.

Le XVe siècle fut malheureux pour les Liégeois, qui obéissaient, dans ses commencements, à Jean de Bavière. Une faction, connue sous le nom de Haydrois, ayant chassé ce prince de sa capitale, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, rassembla une puissante armée pour rendre le pouvoir à son parent. Trente-cinq mille hommes, parmi lesquels on comptait l'élite de la chevalerie de Bourgogne, d'Artois, de Flandre et de Hainaut, attaquèrent à Othée les bourgeoisies de l'évêché, qui n'avaient avec elles que sept cents cavaliers. Longtemps la victoire resta indécise; enfin, les Liégeois, attaqués de toutes parts, rompirent leurs rangs, et la bataille devint une boucherie (24 novembre 1408). Les vainqueurs souillèrent leur triomphe par des atrocités sans exemple. Fort heureusement Jean de Bavière abdiqua en 1418, et ses successeurs, Jean de Walenrode et Jean de Heynsberg, cicatrisèrent les maux qu'il avait causés.

Les désordres recommencèrent pendant le règne de Louis de Bourbon, qui gouvernait sous l'influence du duc de Bourgogne Philippe le Bon et de conseillers perfides qui abusaient de sa jeunesse et de son inexpérience. D'autre

part, le peuple était sans cesse excité à la révolte par des émissaires du roi de France Louis XI, qui se servait de lui comme d'un moyen pour susciter des embarras à la maison de Bourgogne. Depuis plusieurs années, la plus grande anarchie régnait dans l'état, quand une déclaration de guerre fut envoyée par les Liégeois au duc Philippe (1465). Le combat de Montenaeken et le sac de Dinant, en 1466, amenèrent une première trêve, bientôt rompue. Le duc Charles, qui venait de succéder à son père, gagna sur ses turbulents voisins la bataille de Brusthem, dans laquelle périt l'élite de la bourgeoisie liégeoise (28 octobre 1467), et qui fut suivie d'une paix onéreuse. Un nouveau soulèvement ne tarda pas à éclater, et ses conséquences furent encore plus terribles. Le duc de Bourgogne et le roi Louis XI, qu'il avait arrêté à Péronne et forcé de le suivre, arrivèrent devant la cité avec une armée nombreuse. C'est alors qu'eut lieu ce trait d'héroïsme de six cents Franchimontois qui, pendant la nuit du 29 au 30 octobre 1468, assaillirent avec furie le quartier des deux princes, et y trouvèrent tous une mort glorieuse dans une lutte inégale. Liége avait été récemment démantelée, ses habitants s'enfuirent pour la plupart, et les assiégeants y entrèrent le 30 sans trouver de résistance. Presque toutes les maisons devinrent la proie des flammes, et quarante mille habitants furent passés au fil de l'épée ou noyés dans le fleuve. Avant le siége ils étaient, dit-on, au nombre de cent vingt mille. Ces scènes sanglantes attirèrent sur leurs auteurs les foudres de l'Église. La mort de Charles le Téméraire rendit à Liége une partie de ses anciens priviléges; mais les incursions de Guillaume de La Marck, surnommé le Sanglier des Ardennes, livrèrent de nouveau l'évêché à l'anarchie.

L'évêque, s'étant porté à la rencontre de Guillaume pour empêcher son entrée dans la ville, fut massacré par le farouche guerrier à Wez, dépendance de Grivégnée (29 août 1482); de là une guerre, qui se ralluma quand Guillaume, arrêté par ordre de l'évêque Jean de Hornes, eut porté sa tête sur l'échafaud, à Maestricht. Longtemps ses parents et ses partisans conservèrent le pouvoir dans la cité.

Après tant de maux vinrent enfin les beaux jours d'Érard de La Marck (1506-1538), qui maintint ses états en paix, les gouverna sagement et rétablit les édifices qu'avaient détruits le temps et les guerres civiles. Gérard de Groesbeek (1564-1580), au milieu de la conflagration générale produite par les troubles de religion, suivit avec bonheur la même politique.

Les réglements publiés au commencement du XVII^e^ siècle pour l'élection des magistrats de la cité ranimèrent les feux de la discorde; deux partis acharnés l'un contre l'autre se formèrent : *les Chiroux* tenaient le parti de l'évêque, *les Grignoux* celui de la ville. Le bourgmestre Sébastien La Ruelle, dévoué au parti populaire, fut lâchement assassiné en 1637, dans un repas auquel l'avait invité René de Renesse, comte de Warfusée; à la nouvelle de cet attentat, la colère du peuple ne connut plus de bornes; Warfusée fut attaqué dans son hôtel et tomba percé de coups; son corps, traîné au Marché, y fut écartelé et ses membres sanglants dispersés dans tous les quartiers de la ville; ses domestiques et ceux qu'on soupçonnait d'avoir été ses complices furent impitoyablement massacrés. Après une longue guerre qui ruina les campagnes, l'évêque Ferdinand de Bavière entra dans Liége le 17 septembre 1649, à la tête de ses troupes allemandes.

Son successeur Maximilien-Henri, qui appartenait aussi à la maison de Bavière, eut également un règne très-orageux (1650-1688) ; la lourdeur des impôts devint la cause de nouveaux troubles, qui coûtèrent la vie à plusieurs bourgmestres et qui se terminèrent en 1684 par l'établissement d'une nouvelle organisation, restreignant considérablement la puissance de la commune. Aux maux produits par ces déchirements vinrent se joindre les ravages des armées de Louis XIV, et en 1691 le maréchal de Boufflers, s'étant emparé de la Chartreuse, bombarda la ville pendant cinq jours ; l'hôtel de ville et presque toutes les maisons situées entre le Marché et la Meuse périrent dans ce désastre. La ville se rendit par capitulation au duc de Marlborough, et la citadelle fut prise d'assaut, en 1702, pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Le XVIII^e^ siècle, plus calme que le précédent, n'offre, à côté du règne bienfaisant de Velbruck, qu'un seul épisode de troubles, la révolution de 1789, qui força l'évêque Constantin de Hoensbroech à quitter momentanément le pays. Le comte François de Méan, son successeur, fut forcé de fuir devant l'armée de Dumouriez. Entrés dans Liége le 28 novembre 1792, les Français l'abandonnèrent en 1793 et y revinrent l'année suivante ; une lutte sanglante eut lieu, le 27 juillet 1794, sur le pont des Arches, et les Autrichiens, en se retirant, ruinèrent une partie du quartier d'Outre-Meuse et incendièrent tout le faubourg d'Amercœur ; on ne reconstruisit ce dernier qu'en 1803, un décret impérial ayant accordé à cet effet un subside de 300,000 francs.

Liége se divise en deux parties d'inégale grandeur : l'une comprenant la majeure partie des habitants et presque tous les monuments et édifices publics ; l'autre fort res-

treinte, et composée du quartier d'Outre-Meuse et de quelques hameaux voisins. Elles sont réunies par deux ponts dits des Arches et de la Boverie. Le premier, construit pour la première fois au XI^e^ siècle, et emporté à plusieurs reprises par les fortes eaux, a été recommencé le 17 octobre 1648 et achevé en 1657 ; il a coûté 316,000 florins de Liége. Il est formé de six arches et long de 135 mètres ; jadis il était fermé par une petite forteresse appelée les Dardanelles et abattue en 1790. Le pont de la Boverie, auquel on travaille pour la seconde fois, bien que son origine ne date que de l'année 1834, avait été si vicieusement bâti qu'il fallut y interdire le passage ; la société concessionnaire fut obligée de jeter bas ses constructions et de les relever à nouveaux frais. Les travaux ont recommencé en 1841 ; le pont aura cinq arches, quatre sur la Meuse et une sur l'Ourte. Il y a encore à Liége plusieurs ponts de moindre importance, sans parler du magnifique pont du Val-Benoît où le railway traverse le fleuve.

Le centre de Liége a reçu de notables embellissements depuis un demi-siècle ; les places de la Comédie, Verte et de Saint-Lambert (cette dernière occupe l'emplacement de la somptueuse basilique élevée au patron de la ville), les rues de la Régence et de l'Université, le passage Lemonnier, le plus beau de la Belgique et dont le nom rappelle à juste titre l'architecte de cette charmante galerie, ont donné un nouvel aspect à cette partie de la cité liégeoise. Le quai de la Sauvenière, qui borde l'ancien fossé de ce nom, et la promenade d'Avroy, large avenue plantée d'arbres et se prolongeant jusqu'à la Meuse, offrent un charmant coup d'œil. Les autres places sont : le Marché, les places devant et derrière Saint-Paul et la place de l'Université, ornée depuis

COUR DU PALAIS, A LIÉGE.

l'année 1842 de la statue de Grétry, coulée par Buckens d'après un modèle de Geefs.

Le palais épiscopal, aujourd'hui converti en palais de justice, est un monument de la plus grande beauté. Un premier édifice, construit en 973 par l'évêque Notger, avait disparu le 18 avril 1185, lors d'un violent incendie qui détruisit l'église de Saint-Lambert et les bâtiments voisins; un second, dont les fondements furent jetés en 1189, avait été anéanti par un nouveau désastre en 1505; celui qui existe aujourd'hui date du règne d'Érard de La Marck, si l'on excepte la façade principale, donnant sur la place de Saint-Lambert, et les deux ailes de la première cour, reconstruites après un incendie qui éclata en 1734. La façade, élevée en 1737 sous la direction de l'architecte Agnessens de Bruxelles, offre un riche portique d'ordre composite, orné de six colonnes colossales; ces colonnes supportent une corniche qui porte à son tour deux autres colonnes soutenant un fronton au milieu duquel est placé un cadran. La galerie de la cour présente un coup d'œil singulier; les soixante piliers qui la supportent sont tous de formes différentes, et couverts de sculptures bizarres dues au ciseau de François Borset, né dans le quartier d'Outre-Meuse vers la fin du xv^{e} siècle. Cette partie date des années 1508 à 1526; la façade donnant sur la rue Derrière-le-Palais a aussi conservé son ancien aspect. La propriété du palais épiscopal de Liége est aujourd'hui contestée par la province à l'administration des domaines. C'est là que siégent une cour d'appel, dont la première chambre s'assemble dans l'ancienne salle des États du pays; un tribunal de première instance, qui occupe les grands appartements du prince; et un tribunal de commerce, qui

a remplacé les échevins dans les locaux qui leur étaient autrefois assignés. On y trouve aussi les bureaux de l'administration des domaines, les archives provinciales, une prison pour femmes, les écuries du train d'artillerie, etc.

L'hôtel de ville, vulgairement appelé la Violette, reconstruit une première fois vers la fin du XIV^e^ siècle, une seconde fois en 1497, incendié lors du bombardement de la cité par les Français en 1691, a été relevé de nouveau quelques années après (1714-1718). Sa façade, d'un style simple et noble, est ornée d'un beau perron. Le ruisseau qui a donné son nom à la ville, la *Legia*, passe sous la maison communale; honteux de sa faiblesse, ce torrent semble à dessein dérober son cours à tous les regards et cacher sous le nom vulgaire de *Ri-de-coq-Fontaine* la trop glorieuse dénomination que l'antiquité lui avait imposée. Au milieu de l'antique forum liégeois, planté d'arbres et servant de marché, on voit trois belles fontaines rangées sur la même ligne. La principale, placée entre les deux autres, est un hexagone élevé sur un corps d'architecture et supporté par des colonnes d'ordre toscan qui forment six portiques, ornés d'une corniche chargée de six bustes représentant des vertus. Plus haut s'élève une colonne posée sur cinq consoles et quatre lions, et surmontée de trois déesses adossées qui soutiennent une pomme de pin ornée d'une petite croix. Ce bel ouvrage, entièrement en marbre, a été exécuté par Delcour en 1696, pour remplacer une fontaine en bronze placée en 1449, enlevée en 1467 par ordre de Charles le Téméraire, et renvoyée de Bruges à Liége en 1477. C'est là ce qu'on appelle *le Perron*, et ce qui était autrefois le palladium de la cité liégeoise.

Il n'est pas de villes en Belgique, sauf Tournai, dont les

églises offrent autant d'intérêt que Liége. On doit malheureusement regretter de ne plus y voir le plus beau des édifices dus à la munificence des princes-évêques, la magnifique cathédrale de Saint-Lambert, où l'art gothique avait déployé sa riche ornementation, et la piété des fidèles accumulé des trésors inestimables. Ce beau temple, que le XIIIe siècle avait vu élever, a disparu pendant la domination française.

Saint-Paul, collégiale fondée par l'évêque Éracle en 967, érigée en cathédrale depuis le concordat de 1801, est bâtie dans le pur style gothique des XIIIe et XIVe siècles. Le chœur est la partie la plus ancienne; le reste du monument appartient à une époque plus récente et ne fut achevé qu'en l'année 1557; il est peu d'églises qui offrent un ensemble aussi harmonieux; partout on y remarque ce profond sentiment de l'art qui conserve à un édifice son unité tout en soignant ses différentes parties jusque dans les moindres détails. Les voûtes de la nef sont ornées de peintures représentant un immense feuillage peuplé d'oiseaux. Les belles portes en cuivre qui ferment l'entrée du chœur attirent l'attention, ainsi qu'un Baptême de Jésus-Christ par Carlier, quelques toiles de Bertholet, Douffet, Ansiaux, une Conversion de saint Paul, par Lairesse; une Descente de Croix, par Otto-Venius; les Quatre Évangélistes, par Quellyn. Dans une chapelle particulière, est un bon morceau de sculpture de Delcour, le Christ au Tombeau, en marbre blanc. Au-dessus de la grande porte d'entrée se trouve un autre ouvrage du même maître, un Christ en bronze, qui était autrefois placé au milieu du Pont des Arches, sur le fort appelé *les Dardanelles*. Dans la tour, construction qui date de 1823 et qui dépare l'édifice, est

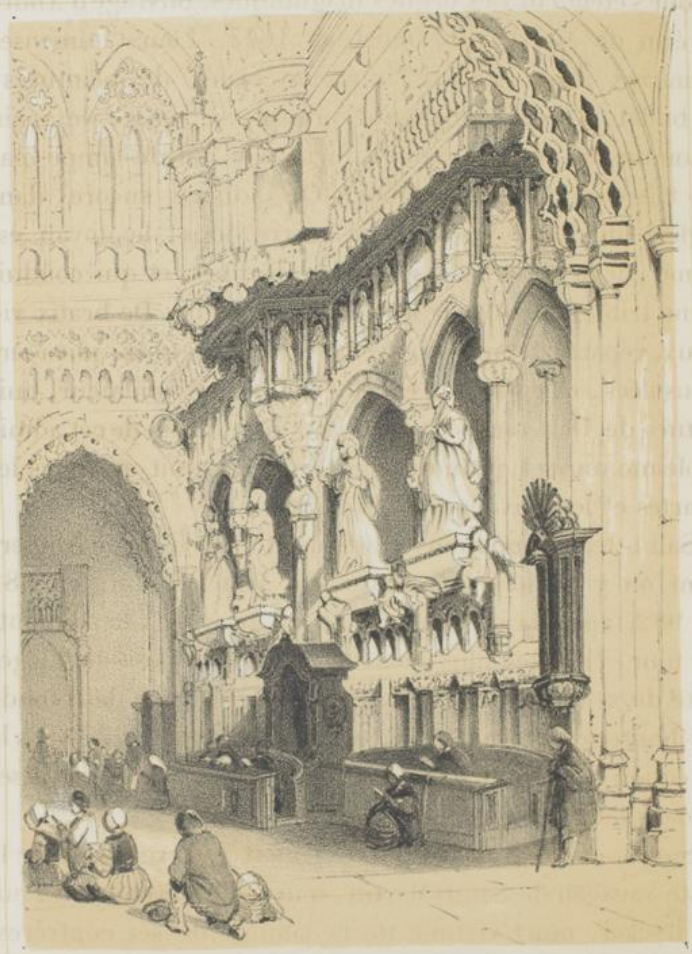
placé l'ancien carillon de la cathédrale. Une autre relique provenant de Saint-Lambert est conservée à Saint-Paul ; c'est un buste renfermant la tête de saint Lambert. Cet ouvrage d'orfévrerie, en vermeil, émaillé et parsemé de pierreries, est remarquable par ses ciselures. Il fut commencé en 1513 par Henri Zutman, sur l'ordre d'Érard de La Marck. Il coûta, dit-on, un travail de sept années et une dépense de plus de cent mille écus, somme énorme pour le temps.

Saint-Jacques, devenue collégiale en 1785, était autrefois une annexe de l'abbaye de Bénédictins fondée par l'évêque Baldéric, en expiation des guerres qu'il avait entreprises. Baldéric choisit, pour l'emplacement de la fondation qu'il projetait, un lieu désert, inculte, écarté, situé dans l'île de la Meuse où s'élevaient déjà les églises de Saint-Paul et de Saint-Jean. Il y jeta en 1016 les fondements d'un monastère dont la construction fut achevée en 1030 ; une partie de l'église, c'est-à-dire la tour et quelques murs adjacents, date de cette époque ; mais le reste du temple a été reconstruit de 1522 à 1538. Le portail, exécuté dans le style de la renaissance, a été bâti sur les dessins de Lombard.

La nef, admirable de légèreté, est ornée de peintures qui jettent dans l'église une teinte mystérieuse. Au-dessus des arcades qui la soutiennent sont représentés, en médaillons, les portraits des rois et des prophètes de l'Écriture, avec leurs noms et des versets de la Bible, en lettres gothiques, qui semblent former, de chaque côté de ce majestueux vaisseau, une prière continue. Plus haut se développe un balcon à jour, dont la pierre a été tressée comme du jonc et qui semble posé sur la pointe des arcades. Un des plus spi-

SAINT JAQUES A LIEGE.

LE CHOEUR DE ST JACQUES A LIEGE.



L'ORGUE DE St JACQUES À LIÉGE

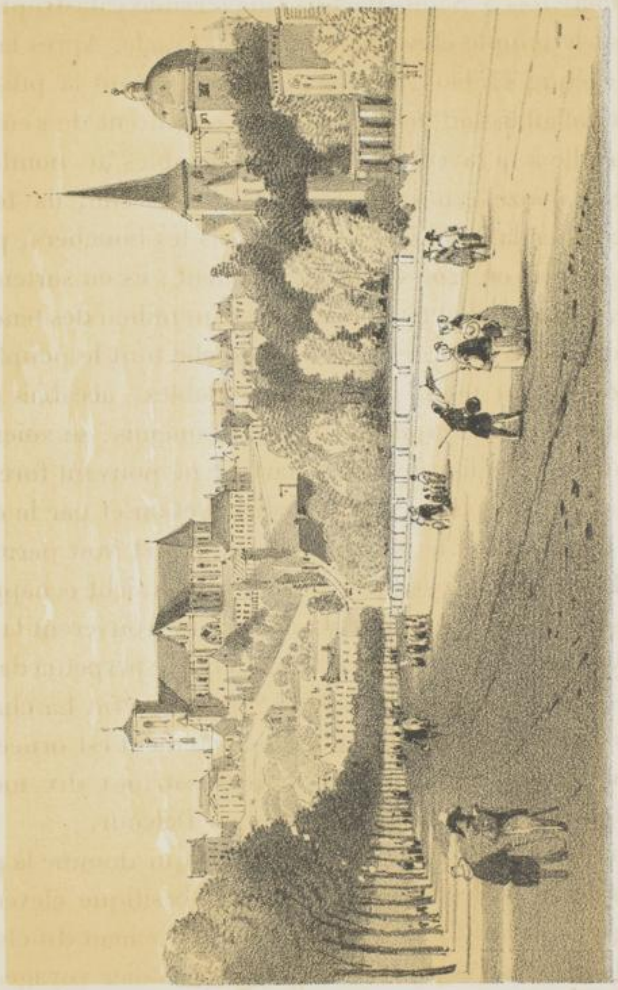
rituels écrivains de la France, M. Nisard, a donné de Saint-Jacques une description à la fois poétique et exacte. Sous la tour s'étendent des orgues magnifiques, ouvrage d'André Sévérin de Maestricht, mort en 1673. Leurs immenses panneaux dorés sont à l'intérieur ornés de peintures ; le buffet descend en pointe presque à portée de main d'homme et se termine en forme de cul-de-lampe par un faisceau de cinq niches. On admire encore dans l'église un double escalier de pierre, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, et qui conduit à une tribune d'où l'on a vue sur le chœur. De beaux vitraux, réparés depuis peu avec beaucoup de soin, plusieurs mausolées, et entre autres celui de l'évêque fondateur, huit statues de Delcour, sont les autres ornements de cet admirable monument gothique, où l'on conservait autrefois les chartes et les priviléges de la cité.

Saint-Jean, fondation de prédilection de l'évêque Notger, dont on y conserve les restes, fut bâtie par lui, en 981 ou 982, après la destruction du château de Chèvremont. La tour, l'un des plus anciens débris que possède Liége, date du x^e^ siècle ; la nef et le chœur, en forme de rotonde surmontée d'un dôme, ont été reconstruits en 1757 sous la direction de l'architecte Renoz. Le cloître voisin est assez remarquable.

Sur une hauteur située vers l'ouest, on voit s'élever le vaste vaisseau de Saint-Martin, œuvre de l'architecte Paul de Ryckel, mort victime de la jalousie de ses confrères. L'église actuelle a été bâtie sur les fondements d'une autre, qui remontait au x^e^ siècle et qui devait sa fondation à la reconnaissance de l'évêque Éracle, délivré à Tours d'ulcères que les médecins désespéraient de guérir (960 envi-

ron). L'institution d'une auguste cérémonie, la fête du Saint-Sacrement ou Fête-Dieu, jeta un nouveau lustre sur ce temple; elle fut établie en 1246, et célébrée pour la première fois à Saint-Martin. Une terrible catastrophe détruisit le temple élevé par la piété d'Éracle. Après la mort de l'évêque Thibaud de Bar, les nobles, dont la puissance allait s'affaiblissant de jour en jour, résolurent de s'emparer de la ville à la faveur de la nuit; assemblés au nombre de onze à douze cents sur la place du Marché, ils tentent d'incendier la halle à la viande; mais les bouchers, prévenus, étaient enfermés dans ce bâtiment; ils en sortent aussitôt, et un combat terrible s'engage au milieu des ténèbres. Bientôt le son lugubre du tocsin appelle tout le peuple aux armes, et au point du jour, les nobles, accablés par le nombre toujours croissant de leurs ennemis, se voient refoulés dans l'église de Saint-Martin; ne pouvant forcer cet asile, défendu par sa massive construction et par le désespoir des vaincus, le peuple y met le feu et voit périr dans les flammes ceux de ses ennemis qui avaient échappé au massacre (1313). Deux cents chevaliers trouvèrent la mort dans le temple lors de cet événement qui se perpétua dans les souvenirs sous le nom de *Mal-Saint-Martin*. La chapelle placée sous l'invocation du Saint-Sacrement est ornée avec beaucoup de goût; on y remarque surtout dix médaillons en marbre de Gênes sculptés par Delcour.

Sainte-Croix, bâtie sur une hauteur qui domine la partie centrale de la ville, est encore une basilique élevée par Notger, qui la fit construire sur l'emplacement du château de Radus Des Prez, pendant que ce chevalier voyageait en Allemagne. La tour octogone de cette église, en briques, est très-ancienne; le chœur et la nef sont de style ogival,



ST MARTIN A LIEGE VUE DE LA PROMENADE.

du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle. On y remarque un excellent tableau de Bertholet, ainsi que deux belles statues en marbre de Delcour, l'empereur Constantin et l'impératrice Hélène, sa mère. En enlevant le badigeonnage qui couvrait ses murs, on a trouvé dans quelques chapelles de vieilles peintures à fresque.

Saint-Denis, consacrée en 990, n'a conservé de ses constructions primitives qu'une tour informe renfermant la cloche Henri, l'ancien bourdon de la cathédrale. Le buffet d'orgues, le meilleur de Liége et presque aussi beau que celui de Saint-Jacques, date de 1589. Dans une chapelle près du chœur on voit une armoire divisée en quinze loges, où sont représentées la Passion du Christ et la Vie du patron. Ce travail en bois sculpté paraît dater du XV^e^ siècle; malheureusement les panneaux ont disparu.

A Saint-Barthélemy, église consacrée en 1015 par l'évêque Baldéric, et dont la façade est ornée de deux vieilles tours byzantines, on remarque l'antique baptistère de Notre-Dame-aux-Fonts, exécuté, selon quelques chroniqueurs, en 1113, par Lambert Patras, batteur de cuivre de Dinant. On y voit aussi une Exaltation de la Croix, par Bertholet; un Christ en Croix, par Engelbert Fisen, qui passe pour le chef-d'œuvre de ce peintre; une Cène de Plumier, etc. Saint-Barthélemy a compté au nombre de ses chanoines le mathématicien Mathieu Laensberg dont les almanachs ont rendu le nom si populaire.

On y voit encore avec intérêt, quoiqu'elles soient moins curieuses à étudier que les précédentes, Saint-Antoine, ancienne église des Récollets, reconstruite au XVII^e^ siècle, où les métiers se retiraient pour délibérer quand l'hôtel de ville leur était fermé; la façade de l'ancien oratoire des Carmes,

aujourd'hui Notre-Dame, desservie par des Rédemptoristes; Saint-André, sur le grand Marché, fondée en 951, rebâtie en 1765 par l'architecte Renoz, et convertie pendant la domination française en temple du culte des théophilanthropes, remarquable seulement par son dôme; les Augustins et les Bénédictines. Le portail de cette dernière, situé quai d'Avroy et bâti en 1627, est regardé comme un chef-d'œuvre.

Le principal établissement de bienfaisance est l'hospice de Bavière, situé en Outre-Meuse, qui contient 147 lits; il a été fondé vers 1606 par l'évêque Ernest de Bavière. Les autres fondations de Liége sont : l'hospice des hommes incurables; celui des femmes incurables, séparé du précédent en 1756; celui des orphelins, fondé en 1620; celui des orphelines, établi en 1707; celui des insensés, qui remonte au XV^e^ siècle; celui des insensées, institué par le baron de Surlet en 1701; l'hospice de la maternité, créé en l'an XII; l'institut royal des sourds-muets et aveugles. Il y a aussi un mont-de-piété, établi par Ferdinand de Bavière en 1622; sa curieuse façade est ornée de bas-reliefs dont le sujet est tiré des fables d'Ésope.

Les institutions pour l'instruction sont nombreuses à Liége. Nous citerons en premier lieu l'Université, créée en 1816, réorganisée en 1835 et augmentée en 1838 d'écoles préparatoires et spéciales des arts et manufactures et des mines. Les bâtiments, reconstruits en grande partie depuis peu, contiennent de belles collections : la bibliothèque, dont le local a été agrandi de moitié et considérablement embelli depuis 1840, renfermant 56,000 volumes, 25,000 brochures et 430 manuscrits; le cabinet de physique, où sont réunis presque tous les appareils nécessaires

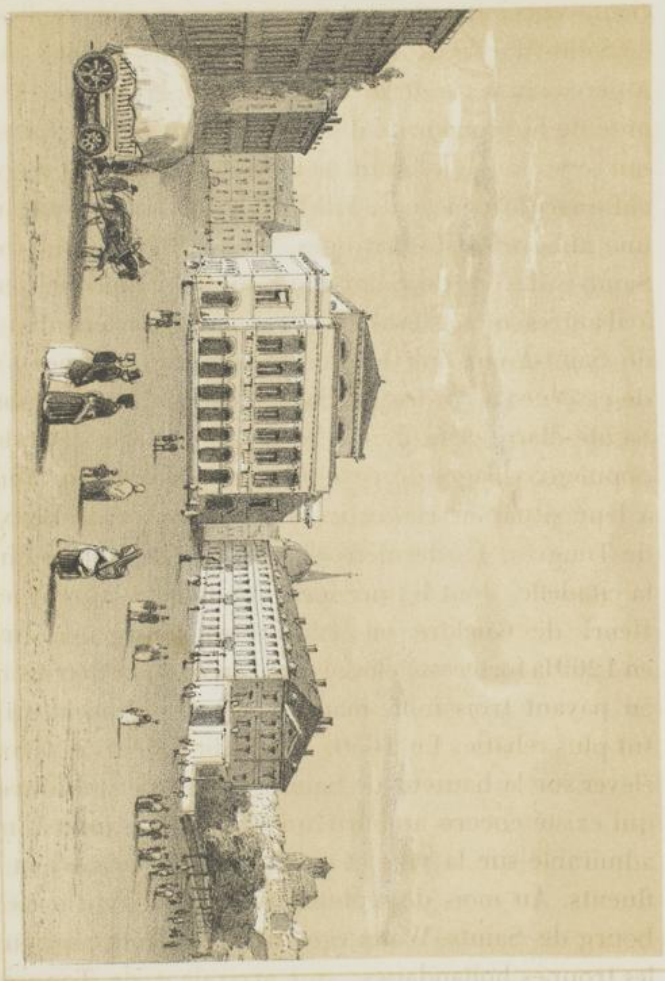
à la mesure et au mouvement des corps, à l'acoustique, à l'optique, à l'explication des phénomènes du magnétisme, de l'électricité, quelques instruments d'astronomie, indispensables à l'observatoire élevé en 1838; un musée de mécanique appliquée, un laboratoire de chimie, une galerie minéralogique la plus complète du royaume; une autre de géologie, remarquable surtout par de nombreux fossiles trouvés dans les cavernes de la province et du Luxembourg; un laboratoire de chimie industrielle et de métallurgie, un musée de botanique, ainsi qu'un jardin pour l'étude des plantes, établi en 1841; un cabinet de zoologie, une collection d'anatomie comparée, composée de plus de mille pièces et formée par le savant Fohmann.

Liége possède encore un séminaire épiscopal, placé, ainsi que l'évêché, dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Beaurepaire, bâtiments remarquables par leur construction et leur situation sur le bord de la Meuse; une académie des beaux-arts, créée en 1819 et placée dans les salles de l'hospice Saint-Abraham; un conservatoire royal de musique; un collége communal, dont les beaux bâtiments datent de 1841 et 1842; une école industrielle, occupant, sur l'emplacement de l'ancienne halle des drapiers, de belles salles bâties en 1788, rue Féronstrée; une école spéciale des troupes du génie, créée en 1838; une société libre d'émulation, instituée par le prélat Velbruck en 1770, dans le but de cultiver et d'encourager les lettres, les sciences et les arts; une association pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique, etc.

N'oublions pas de mentionner la fontaine Saint-Jean et celle de Vinave d'Ile, ornées par Delcour, la première, d'une statue du saint dont elle porte le nom; la seconde, d'une

statue de la Vierge ; le théâtre, dont la première pierre fut posée le 1er juillet 1818 ; le casino dit du Beau Mur, situé à Grivegnée dans une situation très-pittoresque, et inauguré en 1839.

Liége est une ville ouverte, bien qu'une partie de son ancienne enceinte subsiste encore, ainsi que les vieilles portes de Saint-Martin, Hoche-Porte, Vivegnies, Saint-Léonard et Amercœur, cette dernière au delà de la Meuse. A l'extrémité de la promenade d'Avroy, commence le quai d'Avroy qui se prolonge à l'infini le long de la Meuse et se confond enfin avec le hameau du Val-Benoît, où l'on trouvait autrefois une abbaye de Bernardines. Les faubourgs adjacents de Saint-Gilles et de Saint-Laurent ont emprunté leur nom à d'autres monastères, le premier appartenant à l'ordre de Saint-Augustin ; le second, dont les bâtiments servent de caserne, à l'ordre de Saint-Benoît. Hors les portes de Sainte-Marguerite et de Sainte-Walburge s'étendent les populeux villages de ce nom, qui doivent leur animation à leur situation respective sur les routes de Bruxelles et de Tongres. La dernière de ces localités est dominée par la citadelle, dont les premiers fondements furent jetés par Henri de Gueldre en 1255 ; les bourgeois surprirent en 1269 la forteresse élevée par l'évêque, la détruisirent, et en payant trois mille marcs d'argent obtinrent qu'elle ne fût plus rebâtie. En 1650, Maximilien Henri de Bavière fit élever sur la hauteur de Sainte-Walburge un nouveau fort qui existe encore aujourd'hui et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la ville et ses alentours, le fleuve et ses affluents. Au mois de septembre 1830, il y eut dans le faubourg de Sainte-Walburge un engagement sérieux entre les troupes hollandaises, qui arrivaient de Tongres pour



PLACE DE LA COMÉDIE À LIÉGE.

ravitailler la citadelle et les habitants postés dans le faubourg. Ceux-ci eurent l'avantage ; le fort ne se rendit cependant que le 16 octobre. Au faubourg Saint-Léonard on voit la fonderie royale de canons, établissement de premier ordre, tant sous le rapport des immenses développements de ses moyens de fabrication que de la haute perfection de ses produits. Ses commencements ne remontent qu'à l'année 1804, et elle ne devint que plus tard une propriété du gouvernement. Le quai de Saint-Léonard et celui de Coronmeuse, qui en est la continuation, sont plantés d'arbres et forment une des plus belles promenades du pays. D'un côté s'étendent des hauteurs couvertes de vignobles, et de l'autre se présentent la Meuse et des sites pittoresques.

Dans le quartier peu important d'Outre-Meuse, il n'y a à mentionner que la place Grétry. Vers le nord s'étendent de vastes prairies ; vers le nord-est, on voit le cimetière général dit *de Robermont ;* vers l'est, en dehors de la porte d'Amercœur, se trouvent le faubourg de ce nom, sur la route de Verviers, et le fort de la Chartreuse, nouvellement restauré, sur le mont Cornillon et près de la route d'Aix ; au sud, dans les prés où l'Ourte, divisée en plusieurs bras, vient confondre ses eaux avec celles de la Meuse, est le joli hameau de la Boverie, dont les guinguettes sont en été le rendez-vous de la jeunesse liégeoise.

Le nombre des enfants de Liége qui ont fait honneur à leur patrie est très-considérable. Elle a élevé pour écrire ses annales Gilles d'Orval (né 1220), Jean d'Outre-Meuse (m. 1399), Jacques de Hemricourt (m. 1403), Jean Chapeauville (m. 1617), Barthélemi Fisen (m. 1648), Jean Érard Foullon (m. 1668). Elle a vu naître deux excellents

jurisconsultes, Mathias Guillaume de Louvrex (m. 1724) et Charles de Méan (m. 1674) ; elle a eu son école de peinture, dont les chefs ont été Lambert Lombard (m. 1565) et Gérard Lairesse (m. 1711). Elle a produit le graveur Jean Varin (m. 1672), et Grétry, un des plus célèbres compositeurs de musique française (m. 1813).